

CHARLOTTE BIRON

# D'Arthur Buies à Gabrielle Roy

Une histoire littéraire du reportage  
au Québec (1870-1945)



Les Presses de l'Université de Montréal

**A** la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, la naissance du journal d'information et du reportage au Canada français contribue à l'émergence d'une littérature de terrain. À des kilomètres de la scénographie aventurière qui a nourri l'imaginaire du grand reporter en Occident, l'écrivain journaliste canadien-français circule sur le vaste territoire d'une population francophone éparpillée. Ce livre explore l'histoire du reportage littéraire au Québec : une littérature qui s'étend des « Deux mille deux cents lieues en chemin de fer » d'Arthur Buies jusqu'aux « Peuples du Canada » de Gabrielle Roy, en passant par l'enquête sur les Franco-Américains de Jules Fournier et l'incursion chez les draveurs d'Éva Senécal.

Un premier constat a motivé l'écriture de cet ouvrage : l'absence quasi totale d'études portant sur le grand reportage dans l'histoire de la littérature québécoise. L'autrice s'interroge précisément sur le décalage qui existe par rapport au journalisme littéraire américain et aux pratiques françaises du grand reportage. Analysant les spécificités d'un corpus en contrepoint d'une toile mondiale complexe, son livre jette un éclairage sur les raisons de cet oubli en posant qu'une telle fragilité recouvre la singularité même d'œuvres à l'intersection de la culture et du désordre du monde.

**CHARLOTTE BIRON** est titulaire d'un doctorat en études littéraires et chargée de cours en littérature. Elle est l'autrice de *Mavis Gallant et Gabrielle Roy*, journalistes et de *Jardin Radio*, récit publié au Quartanier en 2022.

Couverture : Archives Canadien Pacifique.

32,95 \$ • 29 €

Disponible en version numérique  
[www.pum.umontreal.ca](http://www.pum.umontreal.ca)

ISBN 978-2-7606-4807-4



9 782760 648074

D'ARTHUR BUIES À GABRIELLE ROY

Placée sous la responsabilité du Centre de recherche interuniversitaire sur la littérature et la culture québécoises (CRILCQ), la collection «Nouvelles études québécoises» accueille des ouvrages individuels ou collectifs qui témoignent des nouvelles voies de la recherche en études québécoises, principalement dans le domaine littéraire: définition ou élection de nouveaux projets, relecture de classiques, élaboration de perspectives critiques et théoriques nouvelles, questionnement des postulats historiographiques et réaménagement des frontières disciplinaires y cohabitent librement.

Directrice:

Martine-Emmanuelle Lapointe, Université de Montréal

Comité éditorial:

Marie-Andrée Bergeron, Université de Calgary

Stéphanie Bernier, Université de Montréal

Louis-Daniel Godin-Ouimet, Université du Québec à Montréal

Daniel Laforest, Université de l'Alberta

Karine Rosso, Université du Québec à Montréal

Nathalie Watteyne, Université de Sherbrooke

Comité scientifique:

Bernard Andrès, Université du Québec à Montréal

Patrick Coleman, University of California

Jean-Marie Klinkenberg, Université de Liège

Lucie Robert, Université du Québec à Montréal

Rainier Grutman, Université d'Ottawa

François Dumont, Université Laval

Rachel Killick, University of Leeds

Hans Jürgen Lüsebrinck, Universität des Saarlandes (Saarbrücken)

Michel Biron, Université McGill

 **NOUVELLES**  
**ÉTUDES**  
**QUÉBÉCOISES**

CHARLOTTE BIRON

**D'ARTHUR BUIES  
À GABRIELLE ROY**

Une histoire littéraire du reportage au Québec  
(1870-1945)

Les Presses de l'Université de Montréal

Mise en pages : Yolande Martel

*Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec  
et Bibliothèque et Archives Canada*

Titre : D'Arthur Buies à Gabrielle Roy : une histoire littéraire du reportage au Québec  
(1870-1945) / Charlotte Biron.

Nom : Biron, Charlotte, auteur.

Collection : Collection Nouvelles études québécoises.

Description : Mention de collection : Nouvelles études québécoises | Présenté à l'origine  
comme thèse (de doctorat--Université Laval et Université Paul Valéry Montpellier 3),  
2020. | Comprend des références bibliographiques.

Identifiants : Canadiana (livre imprimé) 20230054242 | Canadiana (livre numérique)  
20230054250 | ISBN 9782760648074 | ISBN 9782760648081 (PDF) | ISBN 9782760648098  
(EPUB)

Vedettes-matière : RVM : Littérature de reportage québécoise—20e siècle—Histoire et  
critique. | RVM : Littérature de reportage québécoise—19e siècle—Histoire et critique.  
| RVM : Littérature de reportage française—Histoire et critique. | RVM : Littérature  
de reportage américaine—Histoire et critique. | RVM : Presse et littérature—Québec  
(Province)—Histoire. | RVM : Buies, Arthur, 1840-1901—Critique et interprétation. |  
RVM : Roy, Gabrielle, 1909-1983—Critique et interprétation.

Classification : LCC PS8219.B57 2023 | CDD C848/.520309—dc23

Dépôt légal : 2<sup>e</sup> trimestre 2023

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

© Les Presses de l'Université de Montréal, 2023

Cet ouvrage a été publié grâce à une subvention de la Fédération des sciences humaines  
de concert avec le Prix d'auteurs pour l'édition savante, dont les fonds proviennent du  
Conseil de recherches en sciences humaines du Canada.

Les Presses de l'Université de Montréal remercient de leur soutien financier le Fonds  
du livre du Canada, le Conseil des arts du Canada et la Société de développement des  
entreprises culturelles du Québec (SODEC).

Financé par le  
gouvernement  
du Canada

Canada



Conseil des arts  
du Canada

Canada Council  
for the Arts

SODEC  
Québec

IMPRIMÉ AU CANADA

*Aux deux Louise*



## NOTE SUR L'USAGE DES SOURCES

Les textes à l'étude ont souvent fait l'objet de plusieurs publications. Dans les cas de rééditions, les différentes versions (la parution en périodique, en recueil et les rééditions subséquentes, s'il y a lieu) ont toutes été consultées et les références de chaque version sont disponibles en bibliographie. En revanche, la source privilégiée pour les citations varie. Elle dépend des modifications qui ont été faites, de l'état des archives et du mode de publication. Par exemple, dans le cas d'un texte qui aurait été publié au même moment dans plusieurs périodiques, ce sont les rééditions en livre qui ont été privilégiées pour les références des citations.

Il faut consulter la bibliographie pour avoir les références complètes sur la parution des textes. Afin d'alléger la présentation des notes, le volume et le numéro du journal et de la revue ne sont pas dans les notes de bas de page. Pour éviter les confusions concernant les citations d'articles, les abréviations *op. cit.* et *ibid.* ont aussi été évitées au profit d'une répétition de la source (ne s'applique qu'aux *textes journalistiques* à l'étude et non aux références). Par ailleurs, certains modes de présentation typographique d'époque ont été conservés dans les citations.



## REMERCIEMENTS

Ce travail n'aurait pas pu exister sans le soutien de Guillaume Pinson et de Marie-Ève Thérienty, deux chercheurs exceptionnels. Travailler avec eux à Québec et à Montpellier a été un privilège. Ce livre a aussi bénéficié de conseils lumineux de la part des chercheuses Mylène Bédard, Isabelle Daunais et Jane Everett. Je tiens à leur exprimer ma reconnaissance pour leurs lectures, leurs accompagnements et leurs conseils. Enfin, un grand merci à mes proches : Caroline Moisan, François Biron, Michel Biron, André Biron, Véronique Lafleur, Charles Beaudin, Camille Lamy, Jean Robichaud et Isabelle Moisan. Un merci spécial également au chirurgien Michel Fortin.

Les deux Louise de la dédicace sont mes grands-mères Louise Langelier Biron et Louise Galipeault Moisan. La première a été professeure en criminologie à l'Université de Montréal. La seconde a été juge à la Cour de la jeunesse du Québec. Ces deux femmes exceptionnelles sont pour moi une source d'inspiration.



Cette recherche a bénéficié du soutien financier de Bibliothèque et Archives nationales, du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada et du Fonds de recherche du Québec – Nature et technologies.



## INTRODUCTION

### Arrêt sur image

Je suis à Fort Saint-John, village de chantiers et de tentes qui n'était hier qu'un comptoir de pelleteries, à soixante milles du chemin de fer, à six cent dix milles au nord d'Edmonton première étape sur la route de l'Alaska.

Gabrielle Roy, « Laissez passer les "jeeps" »<sup>1</sup>

Au nord de la Colombie-Britannique, Gabrielle Roy marque sa présence sur le terrain, et dans ses mots se profile un paysage, mais aussi un moment qui rapprocherait l'écriture le plus possible du réel. Elle presse le lecteur de croire qu'il y a presque simultanément entre la vie qu'elle observe et le geste d'écrire. La reporter décrit une scène et se décrit en train de regarder : elle fait comme si elle n'était pas en retrait du monde, occupée à écrire, à recomposer. Elle nous place dans l'endroit où elle consigne son expérience, au milieu d'une ville en construction, au milieu des aspérités d'un monde extérieur dont elle cherche l'expression la plus représentative, les détails les plus significatifs, les existences les plus caractéristiques. « Je suis à Fort Saint-John », écrit-elle, en pointant l'endroit sur la carte de l'Amérique du Nord. Or, en une phrase, elle inscrit aussi ce point entre deux espaces-temps : deux temporalités qui se distinguent du présent de la reporter. À l'observation du territoire se substitue en effet cette oscillation entre le passé du lieu qui « n'était hier qu'un comptoir de pelleteries » et

---

1. Gabrielle Roy, « Laissez passer les "jeeps" », *Le Canada*, 24 novembre 1942, p. 5.

l'avenir d'un territoire fantasmé, celui d'un chemin à venir vers le nord, « première étape sur la route de l'Alaska ». La temporalité du reportage de Roy se loge ainsi entre le mythe du continent et l'horizon qui s'étire vers l'avant.

La pratique du journalisme aura appris à Roy cette faculté de voir le monde, cette « observation serrée des choses<sup>2</sup> » sans laquelle, dit-elle dans son autobiographie, elle ne serait jamais devenue écrivaine. Aujourd'hui, plus personne ne doute de la valeur littéraire de ses reportages, parce que l'envergure de son œuvre a attiré assez tôt notre attention sur eux. Il n'en va pas de même pour la plupart des reporters qui l'ont précédée. Pourtant, lorsqu'elle est sur le terrain, Roy poursuit la même démarche que bien d'autres écrivains avant elle, qui ont privilégié l'observation du réel. Déjà, dans les récits de voyage d'Arthur Buies, le chercheur Pierre Rajotte relève ce discours « obéissant à la démarche du géographe ou du "reporter" qui observe<sup>3</sup> ».

Entre 1870 et 1945, plus d'une centaine d'articles signés par des écrivains reprennent les caractéristiques du grand reportage. Plonger dans les journaux québécois permet ainsi de lire les écrits de Lorenzo Prince, d'Auguste Marion, d'Edmond de Nevers, d'Hector Berthelot, de Georgina Bélanger, d'Éva Circé-Côté, d'Anne-Marie Gleason, de Jules Fournier, d'Auguste Fortier ou d'Éva Senécal, pour n'en nommer qu'une partie. Ces textes nés au plus près du réel, sous la plume d'écrivains et d'écrivaines, s'inscrivent au cœur de l'histoire du reportage littéraire au Québec, histoire qu'il reste à écrire. C'est précisément ce à quoi se propose de contribuer cet essai.

## Un terrain en creux

Cette recherche a pris naissance il y a quelques années à la suite d'un constat sur l'absence quasi totale d'études portant sur le grand reportage dans l'histoire de la littérature québécoise. Beaucoup de chercheurs au Québec ont pourtant effectué des

---

2. G. Roy, *La détresse et l'enchantement*, Montréal, Boréal, coll. « Boréal compact », [1984] 1996, p. 505.

3. Pierre Rajotte, « Le récit de voyage au XIX<sup>e</sup> siècle. Une pratique de l'intime », *Globe. Revue internationale d'études québécoises*, vol. 3, n° 1, 2000, p. 17.

travaux passionnants sur le journal et sur son rôle dans l'histoire littéraire, particulièrement sur la période d'avant 1945, alors que le milieu du livre ne connaît pas la même vitalité que la presse. De la création de la première gazette en 1764 jusqu'au développement des revues culturelles québécoises dans les années 1930 et 1940, la critique réserve une large place à des figures et à des genres journalistiques qui se trouvent en marge d'une conception traditionnelle de la littérature<sup>4</sup>. Tenant compte du maillage étroit entre le développement de la littérature et l'histoire des périodiques, des chercheurs comme Bernard Andrès, Micheline Cambron, Guillaume Pinson, Chantal Savoie, Mylène Bédard, Gérard Bouchard, Alex Gagnon et Marie-Frédérique Desbiens ont fourni des éclairages essentiels sur l'imaginaire de la presse, sur des grands noms du journalisme, sur les femmes dans les journaux et sur des genres comme la chronique, le feuilleton, le pamphlet ou l'éditorial. Les chercheurs ont ainsi fouillé les marges du canon littéraire, les dehors du livre et les pratiques journalistiques au Québec, et pourtant, au milieu de ces travaux, rien sur le grand reportage.

Depuis longtemps, en fait, l'idée selon laquelle il n'y aurait pas eu de grand reportage au Québec circule chez les historiens et les critiques. En 1945, Roger Duhamel note que le grand reportage aurait été peu cultivé ici « pour la double raison que nous voyageons peu et que nous manquons en général d'un sens aigu de l'observation<sup>5</sup> ». Impression tenace que celle-là, puisqu'elle se répercute au fil du temps. Le commentaire de Duhamel rejoint en effet tout un discours insistant sur cette incapacité qu'aurait le reporter québécois à se hisser à la hauteur de ses confrères français ou américains. Pourtant, comme ailleurs en Occident, les conditions matérielles nécessaires à l'implantation du grand

---

4. Dans sa synthèse *La littérature québécoise depuis ses origines*, Laurent Mailhot accorde une place importante au journalisme. Même dans des travaux plus anciens, comme *L'histoire de la littérature française du Québec* dirigé par Pierre de Grandpré, le journalisme occupe des portions considérables. En fait, les ouvrages de synthèse sur la littérature canadienne-française ou québécoise incluent tous entre leurs pages des sections consacrées à des journalistes et des genres journalistiques. Les auteurs de *L'histoire de la littérature québécoise* parue en 2007 notent que les productions habituellement reléguées aux marges de la littérature, comme le récit de voyage, la chronique, les correspondances ou le pamphlet, ont une importance particulière au Québec.

5. Roger Duhamel, « Courrier des lettres », *L'Action nationale*, avril 1945, p. 294.

reportage sont réunies pour le Québec au XIX<sup>e</sup> siècle. Alors, pourquoi ? Pourquoi le reportage ne trouve-t-il pas sa place dans l'histoire de la littérature, à une époque où le journal d'information occupe pourtant une position prédominante ? Pourquoi, contrairement à d'autres genres journalistiques, comme la chronique ou le pamphlet, ne parvient-il pas à susciter le même intérêt ?

Quand on l'adosse à l'histoire du grand reportage en Occident, le corpus qui se dessine d'Arthur Buies à Gabrielle Roy révèle en fait très vite des indices de sa singularité. D'emblée, le contexte québécois implique des différences majeures avec celui où surgissent les noms de grands reporters comme Stephen Crane, John Steinbeck, Joseph Kessel ou Albert Londres. Dans le monde occidental et plus particulièrement en France et aux États-Unis, le prestige des reporters découle du rôle de premier plan qu'ils joueront lors des conflits et des expéditions coloniales. L'émergence du grand reportage coïncide donc avec les guerres et avec les mouvements coloniaux. Que ce soit en France, alors que les journalistes rendent compte de l'exploration de régions du monde et d'une rencontre frontale avec d'autres populations dans des conflits sanglants, ou aux États-Unis, où les reporters investissent l'imaginaire de la conquête de l'Ouest et racontent les contrecoups de la guerre civile, ce sont les grands événements historiques qui précipiteront les journalistes au-devant de l'actualité brûlante et qui feront d'eux des héros nationaux. La figure du journaliste risquant sa peau pour témoigner de l'histoire en marche est d'ailleurs durablement entrée dans la fiction : le reporter occupe une place de choix au sein de la galerie des aventuriers masculins. Dans les années où triomphe la presse d'information en Occident, ces représentations héroïques des reporters sont pour ainsi dire avalées par le grand reportage, qui en fera sa matière première, son moteur, sa marque distinctive dans le paysage éditorial et médiatique. L'accession du grand reportage à la littérature concorde avec cet ensemble de représentations et de tropes associés à l'aventure de la colonisation et à la violence des guerres<sup>6</sup>.

---

6. Voir, entre autres, les travaux de Marie-Ève Thérienty, de Sylvain Venayre et de Michael Schudson sur l'histoire du journal d'information et du grand reportage en France et en Amérique du Nord.

Il est certain que, dans un pays sans guerre, le reportage n'a pas la même fonction ni la même forme qu'en Europe ou qu'aux États-Unis. Contrairement à son homologue français ou américain, la figure du reporter au Québec s'inscrit en marge de cette grande Histoire. Le reporter apparaît dans une période littéraire que les historiens, de Fernand Dumont à Vincent Lambert, en passant par Gilles Marcotte et Maurice Lemire, ont qualifiée d'« irréaliste ». La littérature exhiberait alors des symptômes d'irréalité : « Elle aurait été, à la fois, trop idéologique et trop livresque, irréaliste dans sa fonction promotionnelle comme dans sa facture empruntée<sup>7</sup>. » La critique décrit en effet la culture québécoise de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle jusqu'aux années 1930 par la négative. L'histoire littéraire aurait posé ses fondations sur une période marquée par deux versants « d'un même déracinement<sup>8</sup> » : celui de l'exil et celui du repli. Or, le défaut de réel qui marquerait les textes de ces années se révèle particulièrement paradoxal quand on sait que la période chevauche les transformations liées à la naissance du journal d'information et surtout à l'émergence du reportage, parangon des genres de la « réalité ». La contradiction place le reporter québécois devant une sorte d'impossibilité. Comment donc se déplacer sur un lieu irréel ? Comment saisir un espace qui soit tantôt une « utopie territoriale », tantôt le lieu d'un « exil »<sup>9</sup> ? En fait, quelle que soit le sens que l'on prête à ce « défaut de réel » dans les textes de l'époque, on peut penser que les reportages dérogent à cet « irréalisme ». De là l'impression que la figure du reporter est absente de l'histoire littéraire, car le reportage d'ici ne cadre au fond ni avec le grand reportage pratiqué ailleurs ni avec la tradition littéraire locale. Pour en comprendre la spécificité et la portée, il faut prendre la mesure de ce double décalage, et même faire de cette sorte d'impossibilité, de cette aporie (comment dire le réel dans un monde réputé irréel ?) le point de départ de notre enquête.

Car les textes existent. Les reportages sont bel et bien dans les journaux. Il faut un certain temps pour les retrouver et les rassembler, il faut écumer l'histoire littéraire et les archives numériques

---

7. Vincent Lambert, *L'âge de l'irréalité. Solitude et empaysagement au Canada français (1860-1930)*, Montréal, Éditions Nota bene, 2018, p. 25.

8. *Ibid.*, p. 26.

9. *Ibid.*

nationales, soit de façon manuelle par des recherches effectuées directement dans des périodiques ou sur des microfilms, soit à l'aide d'outils numériques, grâce à des recherches par mots-clés dans des publications océrisées<sup>10</sup>, mais on les trouve. Une centaine de reportages littéraires se révèlent, ciblés grâce à des critères qui seront exposés quelques lignes plus loin. On découvre ainsi des textes, nombreux, variés, vivants, même s'ils ne correspondent jamais tout à fait au genre auquel on les associe. Le mot « genre » est d'ailleurs à lire ici dans les deux sens du terme, dans la mesure où le reportage au Québec est lié de près à l'émergence d'écritures féminines. Il faut en effet rappeler que le « défaut de réel » de la littérature concerne un ensemble de représentations précises. Quand on s'y attarde, le « réalisme » du reportage, comme celui du roman d'ailleurs, appartient à un champ très circonscrit. Cette « réalité » suppose une expérience inscrite dans l'espace public : l'action d'un individu, d'un citoyen, dont les idées et les gestes participent d'une actualité liée à l'histoire politique dont les femmes sont exclues au Québec tant qu'elles n'ont pas le droit de vote.

À cet égard, il faut souligner l'étonnante présence, au sein du corpus, de voix féminines. Les écrivaines signent près de la moitié de la liste des textes à l'étude. La plupart des reportages écrits par des femmes n'ont évidemment pas été définis comme tels, mais ils appartiennent de plein droit à la catégorie et, plus encore, ils contribuent directement à façonner la pratique du reportage. Pour peu que l'on accepte de définir celui-ci comme une écriture journalistique de terrain, on s'aperçoit que la pratique des femmes ne constitue pas une part négligeable du corpus, bien au contraire. L'une des sous-hypothèses de ce livre concerne cette écriture des femmes. Il faut en effet supposer que la présence nombreuse des écrivaines dans l'histoire du reportage au Québec, *a priori* à distance d'une conception traditionnelle de la figure du repor-

---

10. Le terme « océrisation » est une francisation d'un processus dont l'acronyme est « OCR », pour « optical character recognition ». Quand on parle d'« océrisation », on désigne l'utilisation d'un logiciel de reconnaissance optique de caractères. Grâce au procédé, on n'obtient pas seulement l'image d'un texte imprimé numérisé ; la numérisation avec OCR permet de produire un fichier qui peut être traité comme un texte, au sein duquel il est donc possible de faire des recherches plus précises, notamment par mots-clés.

ter masculin, a pu participer à la construction d'une pratique à rebours de la scénographie occidentale du grand reportage.

Si cet ouvrage se présente comme la première enquête historique sur le reportage et la littérature au Québec, il serait faux cependant de prétendre que ce projet vise à combler un oubli de la part des historiens. Plutôt que de signaler une faille dans l'histoire pour mieux la colmater, il s'agira d'interroger cette absence afin de mieux rendre compte de la singularité du reportage au Québec. Comme un fil d'Ariane traversant les décennies et les textes, cette singularité révèle des enjeux littéraires significatifs. Elle découle d'une contradiction générique qui constituerait tout à la fois la cause et le fondement de son oubli. Pour aborder de façon rigoureuse la question à la base de ce travail, il faut accepter que les textes réunis ici ne répondent pas tout à fait à la logique générique du grand reportage. L'hypothèse vers laquelle nous mènent ces considérations serait celle d'une disparité entre le corpus et la catégorie qui devrait le définir, un décalage qui ne relève ni du contexte, ni des institutions, ni de l'histoire du journalisme d'information en général, mais bien des textes.

La différence entre le corpus et l'imaginaire du grand reportage est parlante : pour dire le réel, ces textes ont en commun de poser le territoire comme un espace d'écriture éloigné de la scène où se déroule l'Histoire. « Je suis à Fort Saint-John », nous dit Gabrielle Roy et, pourtant, l'espace où se trouve la reporter n'est pas saisi au présent. Il existe au passé et il est investi de possibles, mais, qu'ils soient au Québec ou ailleurs, les reporters infléchissent leur écriture et situent l'espace auquel ils appartiennent en dehors du temps de l'observation et du défilement de l'actualité mondiale. La géographie, difficile à saisir, a d'ailleurs souvent l'air de déborder la page. Pour les écrivains journalistes, la nature recèle de manière intrinsèque une forme de matière poétique brute que ni le journal ni la littérature ne sont tout à fait en mesure de contenir. Le reportage littéraire au Québec prend ainsi appui sur un territoire qui apparaît paradoxalement disjoint des événements mondiaux, de la sphère médiatique, du monde industriel. Au terrain des guerres et à la conquête géographique se substitue un autre horizon, celui d'un territoire qui se redéploie vers l'intérieur.

La présente étude concerne la représentation de ce lieu, de cet espace qui ne semble jamais offrir aux journalistes de canevas

stable et solide permettant la constitution d'une scénographie héroïque. En retraçant l'histoire du reportage dans la littérature au Québec, ce livre vise à prendre la mesure de ce territoire qui aurait placé le corpus dans les marges du genre. L'hypothèse qui se dessine est celle d'un reportage qui aurait accompli sa forme moins dans l'écriture de l'événement que dans celle d'un espace-temps singulier. Une forme de reportage où il n'y a d'événements que dans et par ce territoire, qui absorbe l'Histoire ou plutôt s'y substitue. Ce rapport singulier au lieu informe l'originalité de l'écriture du reportage canadien-français, mais il nous donne aussi un indice pour comprendre sa difficulté à « passer à l'Histoire ».

### Le reportage comme corpus littéraire

Ce livre ne concerne pas l'histoire du reportage en général, mais bien celle d'une forme *littéraire* du reportage, de textes se distinguant précisément du petit reportage anonyme qui envahit quotidiennement l'espace scripturaire à partir de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. L'historien Jean de Bonville a montré que la naissance, dans les années 1870, des quotidiens d'informations comme *La Presse*, *La Patrie*, *L'Événement* et *L'Électeur* marque l'essor et le triomphe du reportage dans la presse québécoise<sup>11</sup>, mais la période coïncide aussi avec le développement de récits journalistiques menés par des écrivains, préludes au développement du reportage littéraire. Le voyage d'Arthur Buies en Californie en 1874 en est l'un des meilleurs exemples. Le récit de Buies en train, publié par tranches dans les journaux, inaugure une pratique du terrain en littérature au Québec. Au terme de cette évolution, les reportages de Gabrielle Roy dans les années 1940 constituent un aboutissement sur le plan formel tout comme ils concluent une période au sein de laquelle le journalisme écrit prévaut très fortement dans le monde culturel.

Le présent livre prend pour objet la grande période qui s'étend de 1870 à 1945, parce que l'importance du reportage et de la presse écrite ne se dément pas durant ces années. Le journal occupe alors une place immense dont on ne peut que difficilement imaginer les contours aujourd'hui. Le milieu du livre est encore très limité et

---

11. Jean de Bonville, *La presse québécoise de 1884 à 1914. Genèse d'un média de masse*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1988.

le public lettré est rare. Il faut attendre les années 1930 pour que la radio s'impose, et la télévision n'arrive que plus tard. La vie est alors remplie de ces journaux de papier que l'on achète dans des kiosques, dans les rues, que l'on récupère devant chez soi ou dans les mains d'un camelot, qu'on lit, puis qu'on jette dans les caniveaux. Le journal tapisse l'espace culturel, mais aussi la vie réelle. Davantage que dans les livres, l'histoire littéraire la plus vivante et la plus riche se dessine ainsi au cœur de cette presse écrite dont le développement est phénoménal.

De 1870 à 1945, on trouve évidemment une quantité inchiffrable de faits divers et de petits reportages anonymes en tous genres disséminés dans les journaux au Québec. Parmi cette masse vertigineuse, les textes qui sont au cœur de ce livre ont été sélectionnés en fonction de caractéristiques précises, définies grâce à des recoupements entre les travaux sur le grand reportage et le journalisme littéraire en Occident. Le reportage en régime littéraire pose en fait de manière frontale la question de la littérarité, ce que les tiraillements épistémologiques qu'il a suscités rejouent d'ailleurs fortement. La ribambelle d'étiquettes que l'on y appose n'a cessé de croître depuis les années 1970 : le journalisme narratif, le journalisme littéraire, le nouveau journalisme, le reportage littéraire, le grand reportage, la *creative nonfiction*, la *literary nonfiction*, l'*artistic nonfiction*<sup>12</sup>... Derrière la taxonomie se cachent des conceptions théoriques distinctes du journalisme et de la littérature pour un corpus de textes qui semble parfois presque aussi vaste et protéiforme que celui du genre romanesque.

Pour les chercheurs, le défi est important. Il s'agit de définir et de nommer une forme à travers des époques et des espaces géographiques très divers et de suivre les traces d'un genre qui vise autant à atteindre les exigences d'information du journalisme que celles d'une écriture littéraire. Aux États-Unis, des chercheurs comme Shelley Fisher Fishkin, Thomas B. Connery, Robert S. Boynton et Norman Sims ont proposé des études sur la question.

---

12. Dans presque toutes les introductions des livres sur le sujet, les auteurs jonglent avec le très grand nombre d'appellations existantes pour s'arrêter sur l'une d'entre elles et la raffiner. Dans certains cas, la liste est impressionnante. Jan Whitt monte un inventaire de 24 termes pour classer les textes entre presse et littérature dans *Settling the Borderland. Other Voices in Literary Journalism*, Lanham, University Press of America, 2008.

Les chercheuses Marie-Ève Thériault, Myriam Boucharenc et Mélodie Simard-Houde ont également mis en valeur les traits du grand reportage dans l'histoire de la littérature française. De plus en plus de travaux s'appuient en outre sur une perspective comparatiste afin de mieux faire valoir la circulation des formes, des idées et des pratiques à travers la diffusion des journaux. John Bak et Bill Reynolds, John C. Hartsock, Géraldine Muhlmann, Isabelle Meuret et Guillaume Pinson préconisent ces croisements pour analyser le journal et le reportage. Toutes ces études ont fourni une documentation précieuse sur la pratique du reportage et révèlent des éléments de définition qui ont permis de cerner les traits du reportage littéraire. Au terme de ces lectures, il se dégage quatre traits récurrents, quatre critères de définition qui ont orienté le choix des articles : tous les textes ciblés relèvent d'une publication en périodique, d'une restitution factuelle, d'une démarche d'observation sur le terrain et d'une énonciation par l'intermédiaire d'un « je » autobiographique<sup>13</sup>. Ces quatre critères ont servi de cadre de recherche afin de circonscrire la centaine de reportages à l'étude.

Si le repérage de grands reportages ou de reportages littéraires peut paraître ardu étant donné la masse vertigineuse de textes, le chercheur ou la chercheuse n'éprouve pas de la même façon les enjeux de sélection au contact des archives. Pour qui se penche sur ce genre, la portée des textes n'est pas difficile à saisir une fois la tête plongée dans les journaux. En contrepoint de l'abondance de nouvelles, les titres à l'étude créent une saillie au milieu des rubriques, ils marquent un contraste au sein d'une masse gigantesque d'articles en tous genres. L'écriture se distingue par une énonciation particulière et par la présence du journaliste, personnage au milieu d'un décor. Au lieu d'une énumération de données coupées de relations causales, la construction du texte repose sur un récit et sur la présence d'une voix, celle du reporter, à laquelle s'ajouteront au fil d'une évolution historique celles de ses interlocuteurs. À travers la trame énorme de reportages, les intentions littéraires des écrivains et des écrivaines forment ainsi un relief dans le journal. Le reportage littéraire est écrit par

---

13. Au sens de ce que Philippe Lejeune écrit sur la coïncidence d'une figure de narrateur-auteur-personne civile dans *Le pacte autobiographique*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Poétique », 1975.

quelqu'un qui a donné à son récit une texture différente de ce qui l'entoure sur la page du journal, texture qui le rapproche de celle que l'on prête aux textes littéraires.

Si les textes demeurent donc lisibles une fois arrachés à leur support initial, ils ne s'affranchissent toutefois jamais totalement du contexte médiatique. L'écriture frappe par son immédiateté, livrée à la périodicité foncière du journal, destinée avant tout à un temps défini par le rythme de publication. Même lorsqu'ils sont extraits de leur support, les textes trahissent leur date de parution, le volume et le numéro du journal, et leur place dans une section, rangés quelque part avec d'autres articles, des images et des publicités sur du papier rapidement noirci. Et cette transitivité qui nous happe n'est pas seulement contingente. Il faut les lire de cette façon pour comprendre le registre auquel ils appartiennent. Il faut tenir compte de leur matérialité et d'une variété d'éléments qui ne relèvent pas strictement de l'ordonnancement des phrases, et qui contribuent à cette émotion très particulière, celle d'atteindre une autre expérience, mais aussi d'aborder un autre rapport au temps. En ce sens, les textes du corpus ne peuvent être analysés comme des livres, pas plus qu'il ne faut les confondre avec des archives telles que le manuscrit d'écrivain, la correspondance, les actes de mariage ou de décès, près desquelles ils se situent souvent en bibliothèque.

Lire le reportage d'un point de vue littéraire suppose en outre de considérer le journal comme un objet textuel et de s'interroger sur des hiérarchies, à commencer par celles qui séparent la presse de la littérature. Or, l'opération ne vise pas non plus à rejeter toute catégorie. L'objectif n'est pas d'assimiler livre et journal ni de confondre fiction et non-fiction. L'approche qui sera la nôtre suppose de respecter ces frontières en tentant de circonscrire la portée spécifique d'une littérature dite « factuelle ». Autrement dit, ce livre jette les bases d'une histoire littéraire qui prend au sérieux l'avis d'un Berthelot Brunet, pour qui les meilleurs écrivains d'ici, entre 1850 et 1940, sont des journalistes : « c'est que l'on trouve peut-être dans nos salles de rédaction plus de talents, des talents ignorés et pressés par les faits du jour, quand ce n'est pas le fait divers, qu'ailleurs<sup>14</sup> ». D'un point de vue théorique, considérer la façon

---

14. Berthelot Brunet, *Histoire de la littérature canadienne-française*, Montréal, Éditions de l'Arbre, 1946, p. 144.

dont l'ancrage dans le réel agit sur l'écriture des textes doit faire émerger une poétique du reportage. Il s'agit d'examiner les choix opérés par les écrivains en relation avec les contraintes du genre, afin de distinguer les correspondances, les disparités et la portée de ces textes au sein du modèle occidental du grand reportage.

Le rapprochement entre presse et littérature implique en outre de lire les textes en tenant compte de leur matérialité. Cette étude est donc aussi un peu celle des journaux qui ont accueilli les reportages littéraires au Québec. Comme pour beaucoup de travaux sur le journalisme, *La littérature au quotidien* de Marie-Ève Thérienty constitue ici une référence majeure<sup>15</sup>. Thérienty montre comment la périodicité de la presse contamine la littérature au XIX<sup>e</sup> siècle et plus globalement l'espace social, au point de contribuer à une « poétique du quotidien » sans laquelle il devient difficile de penser certains genres, comme le roman, à la même époque. Le reportage et la présence matérielle du journal forment un certain rapport au réel.

L'un des partis pris méthodologiques importants de ce livre consiste par ailleurs à placer les textes des femmes journalistes sur le même plan que ceux de leurs confrères. Cette étude du reportage n'envisage donc pas l'écriture des femmes reporters de façon séparée, parce que l'approche de ces dernières a joué un rôle déterminant dans l'évolution d'une appropriation littéraire du reportage au Québec<sup>16</sup>. Le fait de proposer des études centrées en particulier sur les femmes ne constitue pas une moins bonne approche, au contraire. Ce livre est en grande partie redevable aux travaux sur les femmes effectués par Josette Brun, Mylène Bédard, Julie Roy, Chantal Savoie, Marjory Lang, Simone Pilon, Mary Jean Green, Linda Kay et Line Gosselin. Or, dans le cas du reportage, la proportion importante de femmes journalistes dans le corpus et le caractère novateur de leurs textes permettent de penser que ces écritures ont influencé l'histoire de la littérature et du journal. Pour les femmes instruites, le journalisme se révèle en fait l'une des seules portes d'entrée vers la littérature. Celles qui veulent écrire

---

15. Toutes les études qui touchent au couple presse et littérature reprennent les quatre traits ciblés par Thérienty pour décrire le journal ou plutôt, cette « matrice médiatique » : périodicité, effet-rubrique, actualité et collectivité.

16. Il faut espérer que paraîtront dans les prochaines années des travaux sur l'écriture des femmes et sur le reportage au Québec.

se retrouvent donc dans les journaux. En parlant des littéraires, Chantal Savoie écrit que « plus de la moitié des femmes pratiquent régulièrement ou occasionnellement le journalisme et signent plus particulièrement des chroniques dans les quotidiens, les hebdomadaires, les revues d'associations, les magazines illustrés, les périodiques féminins, etc.<sup>17</sup> ».

Enfin, il faut ouvrir une parenthèse sur la difficulté de définir le statut d'écrivain à une période où l'histoire de la littérature se développe en grande partie dans le journal. Il semble problématique, voire inexact, de séparer en catégories hermétiques les figures de journaliste, d'écrivain et d'écrivain-journaliste de façon uniforme pour l'ensemble des décennies de 1870 à 1945. Les titres d'« écrivain » et de « journaliste » sont même synonymes à certains moments dans l'histoire. Suivant cette logique, les termes ne seront pas utilisés de façon exclusive dans ce livre et le trait d'union alliant typiquement les deux visages de la figure de « l'écrivain-journaliste » ne sera pas en usage.

## Structure de l'ouvrage

De façon concrète, l'étude du reportage littéraire au Québec pose un défi particulier en termes historiographiques. En effet, comment organiser une histoire dont la périodisation raconterait non pas le triomphe du grand reportage, sa naissance, sa croissance, son apogée, mais plutôt sa construction lente, à l'abri de l'Histoire ? Comment penser une histoire qui traduise la singularité d'une forme évoluant en contrepoint du grand reportage, qui se constitue au même moment en Occident ? La datation à l'intérieur de ce livre ne pouvait suivre les jalons traditionnels de l'histoire occidentale (guerres mondiales, krach boursier) ni les balises les plus usitées de l'histoire de la littérature québécoise (mouvement patriotique de Québec, création de l'École littéraire de Montréal, querelle du terroir) auxquelles le reportage québécois ne s'arrime jamais vraiment.

Le découpage s'est plutôt organisé autour des textes qui forment ponctuellement sur la ligne du temps de petits ensembles

---

17. Chantal Savoie, *Les femmes de lettres canadiennes-françaises au tournant du XX<sup>e</sup> siècle*, Québec, Éditions Nota bene, coll. « Essais critiques », 2014, p. 19.

cohérents. Les balises employées s'ordonnent ainsi autour de périodes de vingt ans, qui ne visent pas à « saucissonner » le corpus, mais plutôt à rassembler les reportages qui présentent des traits communs. Ces caractéristiques qui lient les textes n'appartiennent pas toutes aux mêmes échelles ni aux mêmes registres d'analyse. Le premier chapitre du présent ouvrage porte sur l'expansion du récit de voyage journalistique, prélude à l'émergence du reportage littéraire (1870-1890). Le deuxième chapitre concerne les textes nés durant la période où la figure du reporter s'impose dans le journal, tandis qu'en parallèle la pratique des femmes journalistes se développe (1890-1910). Le troisième chapitre dépeint la montée d'une forme de grand reportage avant la lettre (1910-1930). Enfin, le quatrième chapitre examine le développement intensif du genre et les premières grandes enquêtes sur le terrain (1930-1945). Suivant une séquence chronologique et conçues de manière analogue, ces quatre parties interrogent chaque fois trois aspects principaux : le support matériel des reportages, la figure du reporter et ses interlocuteurs, et le territoire représenté dans les textes.

Les balises temporelles qui séparent les différents moments du livre se rapportent à des enjeux propres au corpus, relatifs tantôt au statut des voyageurs et des reporters, tantôt à l'écriture des textes, tantôt à des stratégies d'enquête communes. En dehors du moment de parution des textes qui constituent le cœur de chaque période, les dates proposées ne doivent toutefois pas remplacer d'autres dates de l'histoire littéraire. La périodisation n'a pas de portée instituante. En fait, cette histoire n'offre ni ruptures nettes ni points d'appui fermes. C'est là peut-être toute la difficulté et tout l'intérêt de la question.

Afin de soumettre à l'examen les indices de l'écart postulé entre le corpus québécois et la définition du grand reportage ailleurs dans le monde occidental, un espace est préservé en amont de chaque chapitre pour réfléchir à l'usage du lexique entourant le « reportage » dans les journaux d'époques, mais aussi dans les fictions sur le journalisme. En effet, cet ouvrage concerne à la fois les textes littéraires au sein de l'histoire du reportage et les liens entre la littérature et la pratique du reportage. Autrement dit, il s'agit de circonscrire ce qu'est un *reportage littéraire* tout en proposant d'établir une *histoire littéraire* du reportage au Québec. Au fil des décennies, les journaux et les romans offrent un méta-

discours précieux sur l'évolution du genre. Ces variations de définitions accompagnent l'ensemble du livre. L'attention prêtée aux mots « reportage », « grand reportage », « interview », « enquête », « reporter » et « grand reporter » dans les périodiques et dans les quelques fictions sur le journalisme au Québec – *L'envers du journalisme*<sup>18</sup>, *Le débutant*<sup>19</sup>, *Anne Mérival*<sup>20</sup>, *Le reporter. Comédie héroïque. Quatre actes en vers*<sup>21</sup>, *Les demi-civilisés*<sup>22</sup> et *Tu seras journaliste*<sup>23</sup> – permet ainsi de reconstituer de façon diachronique une conscience générique du reportage de 1870 à 1945.

---

18. J. M. Alfred Mousseau, *L'envers du journalisme*, Montréal, s. é., 1912.

19. Arsène Bessette, *Le débutant*, présenté par Madeleine Ducrocq-Poirier, Montréal, Bibliothèque québécoise, [1914] 1996.

20. Anne-Marie Gleason-Huguenin [Madeleine], « Anne Mérival », *La Revue moderne*, octobre 1927, p. 13-18; novembre, 1927 p. 13-18; décembre 1927, p. 11-16.

21. Alexandre Huot, *Le reporter. Comédie héroïque. Quatre actes en vers*, Montréal, Éditions Édouard Garand, 1930.

22. Jean-Charles Harvey, *Les demi-civilisés*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, coll. « Bibliothèque du Nouveau Monde », [1934] 1988.

23. Germaine Guèvremont, *Les écrits de Germaine Guèvremont. Tu seras journaliste et autres œuvres sur le journalisme*, édition établie et présentée par David Décarie et Lori Saint-Martin, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2013.



## CHAPITRE 1

# Des voyageurs dans les journaux (1870-1890)

Nous avons fouillé le sol en maint endroit pour savoir ce qu'il réserve aux sueurs de colons; nous avons pénétré dans les humbles *log houses* où s'abritent tant de courages patients, tant d'héroïques résignations; nous avons vu comment se sont faites de grandes choses ignorées, sur des théâtres obscurs, à force de labeurs, à force de dévouement, inspirées en haut par un ardent patriotisme, soutenues en bas par tout ce que la nature renferme en elle de forces prodigieuses [...].

Arthur Buies, « Retour d'excursion<sup>1</sup> »

L'histoire a eu du mal à classer les voyages journalistiques des années 1870. On range encore les récits d'Arthur Buies au milieu de ses chroniques. On n'a probablement pas lu les articles de Louis-H. Fréchette sur l'incendie de Chicago en 1871<sup>2</sup>. On n'a jamais réussi à classer le récit *De Québec à Mexico* de Narcisse-Henri Édouard Faucher de Saint-Maurice<sup>3</sup>. Les historiens reprochent à ces récits qui prennent appui sur le réel d'avoir l'allure de collages, d'être des mélanges entre la lettre, l'histoire, la géographie, l'ethnographie, l'autobiographie et la chronique. Les auteurs de *La vie*

---

1. Arthur Buies, « Retour d'excursion », *Le Nord*, 19 octobre 1882, p. 6.

2. Fréchette abandonne le « Honoré » de son prénom seulement à partir de 1880. Louis-H. Fréchette, « Chicago », *L'Opinion publique*, 19 octobre 1871, p. 501-502; 26 octobre 1871, p. 514-515; 9 novembre 1871, p. 537-538; 16 novembre 1871, p. 550-551; 23 novembre 1871, p. 562; 23 novembre 1871, p. 562.

3. Des chercheurs comme Pierre Rajotte et John Hare ont cependant souligné l'importance de ce texte.

*littéraire* parlent d'un « fourre-tout » où s'accumulent à peu près tous les points de vue : « mémorialiste, épistolier, conteur, historien, généalogiste, etc.<sup>4</sup> ». S'il peut sembler étonnant de regrouper l'expédition militaire au Soudan racontée par Gaston-P. Labat, les articles sur l'incendie de Chicago de Louis-H. Fréchette et le voyage en Californie d'Arthur Buies, ces textes reposent en fait sur des contraintes assez similaires : ils s'inscrivent tous dans un déplacement d'envergure, ils sont écrits à la première personne du singulier, ils correspondent à une restitution factuelle du monde et ils s'inscrivent dans un contexte médiatique.

En fait, la nature composite des articles du corpus témoigne moins d'une maladresse que d'un rapport au monde qui se transforme. Les textes se tiennent à la frontière d'une mue médiatique à partir de laquelle le reportage littéraire pourra émerger. Si l'écriture peut ainsi donner l'impression d'hésiter entre plusieurs formes, c'est précisément parce que les écrivains journalistes empruntent à différents registres leurs accès au réel. Le corpus des années 1870 à 1890 révèle un tiraillement chez les auteurs, entre l'impératif d'inventer un patrimoine national édifiant et celui de restituer l'expérience du voyage.

La confusion vient aussi du fait que les récits de voyage dans les journaux entretiennent des parentés avec d'autres pratiques d'écriture, comme la chronique. Il arrive en effet que le chroniqueur voyage et que le voyageur chronique, mais le fait que les mêmes écrivains aient pratiqué les deux genres journalistiques ne signifie pas que les deux formes soient assimilables. Le chroniqueur revendique d'ailleurs une distance avec le contenu des reportages et l'actualité. Il ne peut pas, ne cherche pas à exprimer le progrès, la vitesse de la route et des communications. Le récit de voyage journalistique est au contraire tributaire des progrès des transports et des communications. Le voyageur ne cesse d'exprimer les effets de cette nouvelle vitesse sur lui, sur l'écriture et sur la description qu'il fait du territoire.

---

4. Maurice Lemire et Denis Saint-Jacques (dir.), *La vie littéraire au Québec, t. IV : 1870-1894. Je me souviens*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, coll. « La vie littéraire au Québec », 1999, p. 404.

## Le récit de voyage en journal

De 1870 à 1890, c'est un foisonnement sans précédent de récits de voyage qui paraît dans les revues et les journaux. Les chercheurs Pierre Rajotte, Anne-Marie Carle et François Couture ont d'ailleurs étudié la pratique du récit de voyage au Québec et fournissent de ce point de vue une riche bibliographie<sup>5</sup>. Même s'il faut distinguer les récits parus en périodiques du reste des écrits de voyageurs, les travaux de Rajotte, Carle et Couture donnent déjà à voir les débuts d'une pratique proche du reportage dans les années 1870 chez des auteurs comme Arthur Buies, Henri-Raymond Casgrain, Edmond de Nevers et Faucher de Saint-Maurice. Le travail d'Anne-Marie Carle permet également de cibler très tôt des femmes voyageuses dans le corpus. Dans le dernier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle, celles qui relatent leurs séjours sont des religieuses et font déjà paraître des textes dans de petits périodiques associés à leur congrégation, mais leur démarche annonce les textes des femmes journalistes du tournant du siècle.

Durant ces années, la naissance de nouveaux espaces de publication, comme *Les Soirées canadiennes*, *Le Foyer canadien* et la *Revue canadienne*, concourt à un essor de la production des récits de voyage, mais les pérégrinations des écrivains intéressent aussi les quotidiens et les hebdomadaires, autant les feuilles journalistiques ancrées dans le XIX<sup>e</sup> siècle, comme *Le Canadien*, *La Minerve* ou *Le Courrier du Canada*, que les nouveaux journaux, comme *L'Électeur*, *La Patrie* et *La Presse*. Il n'est d'ailleurs pas rare qu'un même texte soit repris dans ces deux types de publications. Le cas du voyage de Gaston-P. Labat est éloquent : *L'Événement*, *Le Canadien*, *La Minerve* et *Le Journal du dimanche* publient tous, simultanément, les textes tirés de son expédition avec l'armée britannique sur le Nil<sup>6</sup>.

5. Dans *Le récit de voyage au XIX<sup>e</sup> siècle. Aux frontières du littéraire*, les auteurs dénombrent 100 œuvres en 1870-1879, 148 en 1880-1889 et 133 en 1890-1899. Les rééditions en volume culminent durant la période 1870-1899. Voir Pierre Rajotte (dir.), avec la collaboration d'Anne-Marie Carle et de François Couture, *Le récit de voyage au XIX<sup>e</sup> siècle. Aux frontières du littéraire*, Montréal, Éditions Triptyque, 1997, p. 25.

6. Paru dans *L'Événement*, 25 septembre 1884-7 mars 1885 ; *Le Canadien*, 16 octobre 1884-9 mars 1885 ; *La Minerve*, 18 novembre 1884-14 mars 1885 ; et sous le titre « Nos voyageurs canadiens » dans *Le Journal du dimanche*, 1884-1885. Il paraît

Le monde des périodiques témoigne alors de beaucoup plus de vitalité que le milieu du livre. L'existence des éditeurs littéraires est fragile<sup>7</sup>, tandis que l'émergence du journal moderne va de pair avec la multiplication des publications et avec la croissance des tirages. Pour son premier numéro, le 24 juin 1880, *L'Électeur* commente la surabondance médiatique : « Encore un nouveau journal ! Voilà l'exclamation que vont sans doute laisser échapper un bon nombre de lecteurs en recevant ce numéro de prospectus. » Dans son ouvrage *La France transatlantique*, le Français Sylva Clapin, qui travaille comme journaliste au Canada, s'étonne lui aussi du foisonnement de publications :

À Québec et à Montréal, on est assailli dans les rues par une nuée de gamins qui, chargés de journaux, vous offrent leur marchandise avec force cris et gesticulations. « *L'Événement*, Monsieur, prenez *L'Événement* ! » vous hurle l'un de ces petits diables en courant à vos côtés. « *La Patrie*, voilà, voilà ! » fait un autre en vous poussant une feuille humide entre les doigts. Puis, c'est *L'Électeur*, *La Minerve*, *Le Monde*, *Le Canadien*, etc., que sais-je encore ? Vous n'avez de repos nulle part. Les infatigables camelots s'accrochent aux tramways, escaladent les bateaux à vapeur, grimpent sur le siège des voitures, se hissent aux fenêtres des wagons de chemin de fer<sup>8</sup>.

En 1870, c'est le conflit entre ultramontains et libéraux qui occupe l'avant-scène des journaux, opposant les feuilles politiques comme *Le Courrier du Canada*, *Le Nouveau Monde*, *La Vérité* ou *L'Étendard* et les journaux comme *Le Réveil*, *Le National* et *La Patrie*. Or, un autre clivage se creuse aussi en filigrane du débat idéologique, un clivage moins frontal, mais peut-être plus déterminant. Il s'agit d'une opposition entre les feuilles d'opinion et les nouveaux journaux commerciaux et populaires. De fait, en arrière-plan du conflit idéologique, la trame médiatique est en train de se modifier considérablement.

---

enfin en volume sous le titre *Les voyageurs canadiens à l'expédition du Soudan ou Quatre-vingt-dix jours avec les crocodiles*, à Québec, à l'imprimerie du Canadien et de *L'Événement* en 1886.

7. M. Lemire et D. Saint-Jacques (dir.), *La vie littéraire au Québec*, t. IV, *op. cit.*, p. 3.

8. Sylva Clapin, *La France transatlantique. Le Canada*, Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1885, p. 176-177. Cité dans Jean-Philippe Warren, *Honoré Beaugrand. La plume et l'épée (1848-1906)*, Montréal, Boréal, 2015.